

## L'Uruguay, pays de tous les exils ?

Fatiha Idmhand

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5729>

DOI : [10.4000/cdlm.5729](https://doi.org/10.4000/cdlm.5729)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 149-162

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Fatiha Idmhand, « L'Uruguay, pays de tous les exils ? », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5729> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5729>

---

## L'Uruguay, pays de tous les exils ?

Fatiha IDMHAND

L'Amérique a donné son murmure à mon cœur.  
Encore surveillé par l'enfance aux entraves  
Prudentes, je ne puis adorer une ardeur  
Sans y mêler l'amour de mangues et goyaves.

N'était la France où sont les sources et les fleurs  
J'aurais vécu là-bas le plus clair de ma vie  
Où sous le ciel toujours vif et navigateur  
Je caressais les joncs de mes Patagones.

Jules Supervielle, *Gravitations*<sup>1</sup>.

De l'hospitalité à l'ostracisme, de pays d'immigration à pays d'émigration, l'Uruguay vit depuis plus d'un siècle au rythme des déplacements transatlantiques. Traditionnellement considéré comme un pays d'accueil, le pays a construit son identité et son histoire grâce et à travers les considérables mouvements migratoires qui l'ont, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, profondément transformé. À l'époque, ils furent des milliers à imiter les Laforgue, Ducasse ou Supervielle, et à quitter massivement la France, l'Allemagne, l'Italie ou l'Espagne afin de rejoindre les « pays-espoirs »<sup>2</sup> du Río de la Plata, véritables « el dorados » pour déçus et exclus de la Révolution Industrielle. Si, en 1908, les Européens représentaient déjà plus d'un cinquième de la population totale<sup>3</sup>, la proportion ne fit que croître durant la première partie du XX<sup>e</sup> siècle, notamment lorsque l'Europe connut ses plus grands drames : la première guerre mondiale, l'instauration des régimes fascistes en Allemagne, en Italie et dans la péninsule ibérique, la Guerre civile espagnole, la répression franquiste et la seconde guerre mondiale sont autant de tragédies qui poussèrent à l'exil des milliers de familles, de victimes, de réfugiés, d'écrivains et d'intellectuels qui, bien souvent, ne purent jamais revenir.

Le mouvement migratoire s'inverse pourtant dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'Uruguay, pays modèle de démocratie et de droits républicains,

1. Jules Supervielle, *Gravitations*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 2006.

2. François Chevalier, *América Latina. De la Independencia a nuestros días*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1999, p. 157.

3. Federico Fasano Mertens, « Uruguay : de Nación de inmigrantes a Nación de emigrados (I) », *La Republica*, 03/11/2006, <http://www.larepublica.com.uy/comunidad/228332-uruguay-de-nacion-de-inmigrantes-a-nacion-de-emigrados-i>.

succombe à son tour aux crises économiques et politiques. Alors que l'Europe est engagée dans l'élan de la reconstruction grâce aux capitaux issus du Plan Marshall, le pays de l'exception économique, de la justice sociale et du « batllismo »<sup>4</sup> connaît une crise profonde de son modèle et découvre le ralentissement et la dépréciation économiques. Patente, la scission entre le peuple et son gouvernement paraît alors irrémédiable : les manifestations sociales et politiques se multiplient dès la fin des années cinquante tandis que la tension urbaine grandit, que les répressions policières redoublent de violence et que les prémices d'un processus exilique qui ne fera que croître durant les années 60 à 70 se font déjà sentir. Le tournant fatidique a lieu en 1972, lorsque le pays entre dans l'ère de la tyrannie autocrate et de la répression organisée au sein du Plan Condor : l'exil, massif, atteint alors son paroxysme. La sombre décennie ouverte par le coup d'état militaire voit des millions d'Uruguayens quitter le pays, dans des proportions que les spécialistes considèrent encore comme ayant été « alarmantes »<sup>5</sup>. Empruntant les routes jadis ouvertes par leurs aïeux, ils partent en direction du Mexique (loin des alliés du Plan Condor) et de l'Europe (Espagne, Italie, France mais également Suède<sup>6</sup>) avec parfois l'espoir de rentrer dans les plus brefs délais.

Ce compendium, très succinct et bien sûr incomplet, permet cependant de comprendre pourquoi deux des thématiques prédominantes de la production littéraire uruguayenne restent, encore aujourd'hui, celles du voyage et du déplacement transatlantique ; l'imaginaire et la vie de générations d'Uruguayens sont marqués par le phénomène migratoire et rares sont en effet ceux qui n'ont pas, à un moment de leur histoire, connu une ou plusieurs « migrations ». L'exil vers ou hors de l'Uruguay fait partie de la mémoire et du patrimoine historique et culturel des familles uruguayennes. Ce thème permet de croiser, dans le cadre de cette contribution, les écritures de José Mora Guarnido, Carlos Liscano et Marisa Silva Schultze dont les textes illustrent les divers aspects de l'exil que nous avons évoqués ci-dessus. Chacun d'entre eux, depuis une perspective et un contexte historique différent, aborde la thématique exilique afin de comprendre de quelle façon cet Uruguay, à la fois point de départ et d'arrivée, dessine des exils qui paraissent sans fin. Leurs cartographies ne se limitent pas à l'itinéraire emprunté par le migrant, et ces écrivains façonnent des pensées « autres », ambulantes, à la fois « *de* » et « *en* » exil, « un peu dedans et un peu dehors », donnant naissance à une pensée décalée, une pensée de l'« ailleurs » selon l'expression de Nicole Lapierre<sup>7</sup>. Nous verrons que, face à l'expérience souvent douloureuse de l'exil, et même lorsqu'il ne l'a pas personnellement vécu, à l'instar de Marisa Silva Schultze, la pensée de l'« ailleurs » génère chez l'écrivain des images fortes, des métaphores singulières et des représentations inattendues.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. Ce pays avait publiquement annoncé son soutien et sa solidarité avec les victimes du terrorisme d'état et s'était engagé auprès des Nations Unies à accueillir les réfugiés politiques. María Luján Leiva, *Uruguayos en Suecia (1973-2000) - Testigos y Testimonios*, <http://www.rebellion.org/docs/8701.pdf>.

7. Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, 2004 (1<sup>re</sup> éd.), Paris, Gallimard, 2006.

## Penser en exil, re-penser l'« ailleurs »

Figure reconnue parmi les intellectuels espagnols exilés en Uruguay, José Mora Guarnido (1894, Alhama de Granada - 1967, Montevideo) est arrivé à Montevideo en 1923, contraint par l'avènement de la dictature primoriveriste et par ses prises de positions publiques en faveur de la démocratie et de la république. Journaliste engagé auprès du célèbre *Noticiero Granadino* puis de *La Voz* de Madrid, amoureux des lettres et de Grenade, sa ville natale, il fut, auprès de Constantino Ruiz Carnero et de Manuel de Falla, l'un des membres fondateurs du célèbre *Rinconcillo* au sein duquel il introduisit son ami de l'époque, Federico García Lorca<sup>8</sup>. Parti pour un temps qu'il supposait court, le retour lui fut interdit par la Guerre civile et la menace que la répression franquiste faisait peser sur lui en tant que consul de la République en exil<sup>9</sup> : à partir de 1936, José Mora Guarnido n'eut d'autre choix que de se résigner à résider à Montevideo jusqu'à la fin de ses jours. Cependant, il sut parfaitement s'adapter à la vie montevidéenne : il y intégra les cercles militants et politiques des réfugiés espagnols et uruguayens, notamment ceux des partisans du *batllismo*, et devint un journaliste reconnu du célèbre *El Día*, le journal dirigé par le président de la République, José Batlle y Ordóñez<sup>10</sup>, dont il devint un ami personnel. La majorité des essais et articles de presse qu'il publie alors témoignent de cette acclimatation plutôt réussie. Il y aborde des sujets à la fois politiques, idéologiques et artistiques, systématiquement tournés vers l'Espagne et vers l'Uruguay et privilégie des sujets susceptibles d'intéresser les deux communautés. C'est ainsi qu'il décrit la situation des immigrés espagnols dans le pays, qu'il loue le modèle républicain batlliste et les bienfaits de ses politiques sociales, qu'il évoque la richesse des productions artistiques latino-américaines et qu'il tente, parallèlement, d'attirer l'attention des Uruguayens sur la situation politique en Espagne et sur les événements liés à la vie de ses anciens concitoyens. L'intérêt de l'écrivain pour le pays d'accueil a donc toujours donné l'illusion d'une éblouissante intégration ; pourtant, les œuvres de fiction qu'il nous a laissées révèlent les stigmates d'un profond déracinement.

En effet, pour cet Espagnol victime de l'histoire de son pays, l'écriture est devenue le refuge dans lequel il choisit de laisser libre cours à l'expression de son dépaysement. À l'exil géographique se substitue un autre exil, littéraire cette fois, qui lui a permis de reconstruire de multiples voyages, impossibles dans la réalité, vers la terre natale. L'expression littéraire de l'exil est d'une si grande profusion que l'écrivain a produit près de 136 pièces, toutes inédites parce qu'écrites dans le plus grand secret. Réparties entre proses, essais et théâtre<sup>11</sup> leurs cadres diégétiques

8. Voir le récit de cette amitié contée par José Mora Guarnido dans *Federico García Lorca y su mundo*, Buenos Aires, Losada (1<sup>re</sup> éd. 1958), Granada, Caja General de Ahorros de Granada, 1998.

9. José Mora Guarnido fut nommé Consul en 1931 grâce à l'intervention de son ami Natalio Rivas, auprès du président de la République espagnole.

10. Voir la biographie qu'il publie en 1931, José Mora Guarnido, *José Batlle y Ordóñez, figura y transfigura*, Montevideo, Impresora uruguaya, 1931.

11. Le Fonds José Mora Guarnido est actuellement en dépôt au SCD de l'Université de Lille et en cours de classement. Il comprend plus de 150 pièces littéraires, 174 articles de presse, 47 carnets

sont clairement séparés : d'un côté l'Espagne et la province natale de Grenade ; de l'autre, l'Amérique, l'Uruguay et Montevideo ; d'un côté des textes « espagnols » qui offrent au lecteur des tableaux typiquement andalous ; de l'autre, une représentation de l'Amérique et de l'Uruguay qui, souvent, tranche en tous points avec les représentations de l'enfance. Ainsi, à ce pays du Sud moderne et industrialisé, il oppose les traditions et les fêtes typiques de son enfance, telles que les férias, la Semaine Sainte, Noël ou la fête des Rois ; à l'immense pampa, il oppose la singularité des paysages andalous, ses montagnes, ses champs d'oliviers et son soleil ; aux patronymes étranges de certains Uruguayens, il oppose la tradition, l'accent chantant des Espagnols ; aux traits caricaturaux, il oppose des personnages revêtus de ces stéréotypes tels que l'humour ou l'accent des Andalous, la rigueur des Galiciens ou la froideur des Catalans. Tels des fonds de vérité, ces stéréotypes le rapprochent de la terre natale.

Dans ces différents tableaux, les thématiques liées à l'absence, au manque, à la douleur et à la mort abondent, et les réseaux métaphoriques, lexicaux et sémantiques privilégient l'expression de la souffrance, de la nostalgie d'un temps perdu et du souvenir, d'un lointain passé avec la famille et les amis du *Rinconcillo*. Au fil de l'œuvre, on constate le changement induit par les années qui passent sur la re/construction et la figuration de la ville. Grenade, toujours plus éloignée dans le temps et l'espace, se décale et glisse vers un autre « ailleurs », conduisant l'écrivain à opter pour la re-construction, dans le rêve et la fantasmagorie, d'une Grenade symboliquement plus chargée, celle de 1492. José Mora Guarnido se détache donc, progressivement, de la perte signifiée par son propre départ de Grenade, en 1923, pour associer l'intensité de son expérience à une autre, celle qui fut, jadis, vécue par les maures :

Grenade est une ville sans âme. Partout dans celle-ci, sauf dans la partie – mal – appelée « moderne », on perçoit l'absence maure [...]. Quand on se promène dans l'Albaicín... on sent un étrange malaise, un peu comme si on était en train de profaner une terre étrangère. [...] Certaines familles ont même pris les clés de leurs maisons, symbole d'un bien injustement saisi<sup>12</sup>.

En transposant son expérience vers 1492 et l'exil/expulsion des maures, José Mora Guarnido trouve un prétexte pour aborder autrement l'absence, l'espoir déçu de l'illusion du retour et la pression politique qui contraint, de tous temps, à quitter sa ville. En faisant revivre un autre exil, lui aussi marqué par le drame de l'histoire, il réinvestit, par procuration, les thèmes du départ forcé, de la perte ou de la nostalgie et utilise la description paradisiaque du lieu, pour redonner vie à une Grenade située dans un au-delà intangible. Adverbes et suffixes augmentatifs alternent avec les hyperboles et innombrables métaphores de la beauté monumentale et du prestige chargées, par un réseau lexical et sémantique dense, de transformer la ville en une cité immatérielle, précisément telle que José Mora

---

manuscrits et des documents divers dont une ample correspondance de près de 80 lettres. Voir Fatiha Idmhand, *José Mora Guarnido, un écrivain entre deux mondes*, thèse de doctorat soutenue le 8 décembre 2005, SCD Lille 3, 2005.

12. José Mora Guarnido, *Federico García Lorca y su mundo*, *op. cit.*, p. 38. Nous traduisons.

Guarnido la perçoit, après tant de temps loin d'elle. Pour mieux évoquer l'espoir vain du retour à la terre natale, José Mora Guarnido, donne la parole à deux témoins d'un autre exil, les deux fleuves « frères » de la ville, Darro et Genil<sup>13</sup> :

— (Darro) Autrefois, j'écoutais les bruits des jardins et de la ville, les clochers et les chants de l'Albaycin avec l'enthousiasme d'un enfant qui écoute les berceuses de sa maman, mais j'ai perdu cette émotion à jamais.

— (Genil) Mon frère, nos mémoires conservent encore le souvenir des hommes qui créèrent et vécurent dans cette ville, qui l'aimèrent et la perdirent à cause de leur finesse et de leur sensibilité, parce qu'ils étaient plus enclin à réciter un poème qu'à manier la lance<sup>14</sup>.

Les fleuves immortels, tout comme leur personnification, servent de relais métonymique à l'évocation d'une autre ville dans la ville, la Grenade qui a subitement disparu, telle l'Atlantide, celle qui est enfouie dans le passé, entre rêve et réalité. Spectateurs privilégiés de cette Histoire, témoins pérennes d'une histoire exceptionnelle, Darro et Genil, comme les jardins et monuments historiques, apparaissent comme les gardiens du temps car ils re/donnent sans cesse vie à une mémoire susceptible de s'effacer et servent donc de point de référence inamovible pour José Mora Guarnido. La Grenade maure de la nostalgie et de l'illustre passé perdu est un topos original que l'écrivain, inspiré par l'un de ses maîtres à penser, Angel Ganivet<sup>15</sup>, utilise souvent. De même, il rejoint là le courant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui a fait de la ville-morte le moyen de rendre féconde l'« absente-présence »<sup>16</sup> et l'impossible simultanément de l'ici et du là-bas. Dans cette ville-morte et a-temporelle dont Ganivet disait qu'elle n'était pas « celle d'aujourd'hui »<sup>17</sup>, Mora Guarnido trouve lui aussi le symbole de ce qui n'est pas là. Grenade *n'est plus la vie mais n'est pas la mort*<sup>18</sup>, et son génie<sup>19</sup> se situe précisément dans cette impalpable présence. Dire la « ville-morte », celle qui n'appartient pas à l'aujourd'hui de la temporalité et de l'imaginaire de l'exilé, c'est continuer à faire vivre ce qui a cessé d'exister depuis le jour où il a quitté son pays ; pour dire la violence du déracinement, la pensée exilique de José Mora Guarnido se décale donc vers la figuration d'un autre temps, vers un passé proche de l'univers onirique, détaché de la réalité comme lui-même l'est de sa ville natale.

13. Texte inédit, manuscrit original issu du Fonds privé José Mora Guarnido. Le texte est reproduit dans la thèse de Fatima Idmhand, *José Mora Guarnido, un écrivain entre deux mondes*, op. cit.

14. José Mora Guarnido, *Diálogo de Darro y Genil*, texte reproduit, *ibid.*, p. 3-4. Nous traduisons.

15. Depuis son exil en Finlande à Helsinki (Helsingfors) en 1896, Angel Ganivet évoque la Grenade qui lui manque ainsi : « *no es la de hoy* ». Il la situe dans un ailleurs a-temporel ; selon José Mora Guarnido : « *Ganivet había sabido apreciar justamente el grado de apelmazamiento y de inercia en que había caído la conciencia granadina* ». Dans *Federico García Lorca y su mundo*, op. cit., p. 43-44.

16. Nicole Lapiere, *Pensons ailleurs*, op. cit., p. 19.

17. Angel Ganivet, *Granada la Bella*, Genève, Ferni, 1974.

18. Ce topos fut introduit par l'écrivain belge Georges Rodenbach (1855-1898) dans son œuvre, *Bruges-la-Morte*, elle aussi publiée durant l'exil de Rodenbach à Paris en 1892 et dans laquelle il retrouve dans la ville l'image de la tristesse et de la perte représentée par la mort de son épouse. Georges Rodenbach, *Bruges-la-morte*, Paris, GF, 1998.

19. Michel Butor, *Le génie du lieu*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers Rouges », 1994.

## Penser en exil, penser l'exilé

Chez Carlos Liscano, à l'inverse, ce ne sont pas les images du pays natal qui servent de relais à l'expression de l'exil mais la figure de l'exilé-apatride, de l'homme en situation d'errance permanente qui se déplace selon un mouvement dont il sait marquer le début mais dont il ignore la fin. Dans *El camino a Ítaca*<sup>20</sup>, l'écrivain uruguayen propose de penser l'« ailleurs » non pas en terme d'espace et de nostalgie, mais à partir de l'exilé, depuis les tribulations d'un brigand, trafiquant de drogue menacé d'arrestation policière imminente et obligé de quitter l'Uruguay s'il veut rester libre. Ce déplacé migre d'un « territoire » à l'autre, du Sud vers le Nord, selon un périple digne de l'épopée d'Ulysse, sur la route d'une Ithaque qu'il n'atteint jamais. Ce que ses pérégrinations dénotent, c'est l'odyssée contemporaine des proscrits de notre siècle : les migrants. Vladimir, le héros de ce voyage, effectue un parcours inverse à celui des personnages de José Mora Guarnido : il traverse l'Atlantique dans l'autre sens, quitte l'Uruguay pour la Suède, puis pour l'Espagne ; c'est un « Latino » qui arrive en Europe et qui se trouve confronté à une réalité inattendue qui met fin à une certaine utopie de l'exil, car il découvre que l'Europe est tout à fait inhospitalière et que l'étranger n'y a pas sa place. L'action du roman se déroule dans les années 1991-1992, soit à un moment crucial de l'histoire de l'Espagne notamment, le moment où elle connaît un accroissement spectaculaire de son immigration en raison de l'appel d'air provoqué par les célébrations des Jeux Olympiques et du cinquième centenaire de l'arrivée de Colomb en Amérique. Via Vladimir, Liscano narre les déconvenues et les déboires d'un *pícaro* des temps modernes, le hors-la-loi rejeté, marginalisé et poussé au vice par une société injuste dont il mesure l'ingratitude vis-à-vis de l'aïeul ou cousin américain.

L'histoire de Vladimir, en partie inspirée de la vie de Carlos Liscano lui-même<sup>21</sup>, veut donner une voix aux sans-voix que sont les migrants qui arrivent en Europe portés par l'espoir d'une vie meilleure et qui subissent les revers de ce déplacement par le déclassement social, le racisme ou le rejet, mais aussi par la dépression, la nostalgie et le stress<sup>22</sup>. L'échantillon décrit par Vladimir au fil de ses rencontres est présenté sur un ton âpre, avec un pragmatisme impitoyable, presque cynique ; la description prend la forme d'un long rapport sociologique de l'immigration en Europe, laquelle commence dans son propre quartier, en Suède, à Rinkeby. Lorsque Vladimir intègre le groupe hétéroclite formé par ces « métèques », les étrangers de l'Athènes suédoise, il se rend aussi compte qu'il en

20. Carlos Liscano, *El camino a Ítaca*, Barcelona, Montesinos, 2000.

21. Carlos Liscano a volontairement choisi l'exil en Europe, en Suède et en Espagne après treize ans passés en prison à cause de ses activités au sein de l'extrême gauche armée des *tupamaros*. Maintenu en détention pendant toute la durée de la dictature, de 1972 à 1985, il choisit l'exil en Europe en 1989, avant de retourner vivre à Montevideo, où il se trouve actuellement. Le personnage, Vladimir, un délinquant poursuivi par la police et qui s'exile ne peut, évidemment, que faire écho à Liscano de même que les discrètes allusions politiques, furtives, qui marquent son engagement politique implacable.

22. La neuropsychologie identifie ce syndrome comme le « syndrome d'Ulysse ».

est prisonnier, qu'il ne peut s'en détacher car il est en contact (forcé) permanent avec lui : il vit avec lui, travaille avec lui, lutte avec et contre lui :

À Rinkeby, le quartier où je vivais, il y avait d'innombrables immigrés. Ils étaient des milliers, le quartier était plein d'immigrés.

Jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse exister tant de gens issus de tant de pays différents sur Terre, qu'ils parlent tant de langues différentes. À Rinkeby, il y avait des Finlandais, des Turcs, des Tziganes, des Arabes issus de toutes sortes de pays, des Grecs, des Asiatiques, des Noirs d'Afrique Noire, des Noirs des Caraïbes, des Latino-américains. Des Suédois, très peu, une minorité, vivaient là aussi. [...]

Les Finlandais se prenaient pour des Suédois et méprisaient le Reste, soit, presque tout le monde. Après les Finlandais, la catégorie latino-américaine était la plus représentée et elle considérait presque tous les autres comme inférieurs à elle, ce qui incluait également les Suédois parce qu'ils étaient natifs du pays et non latino-américains, et pour bien d'autres choses encore comme le fait qu'ils soient froids et étourdis. Les Latino-américains se prenaient pour les rois des métèques [...]. En marge de la guerre universelle entre Latino-américains, une guerre continentale, celle de tous contre tous, des métèques contre les métèques se déroulait. Les Chiliens, par leur supériorité numérique, dominaient de beaucoup cette guerre. Mais les Chiliens ne formaient pas un bloc uni, ils se divisaient à leur tour selon les classes sociales, les partis politiques, la religion, le football, ce qui permettait aux gens des autres pays de faire des alliances ponctuelles avec certains d'entre eux, contre un ennemi occasionnel ou permanent.

En dessous des Latino-américains, il y avait les Turcs, pires que les Noirs selon eux. Les Turcs à leur tour se considéraient supérieurs aux Kurdes. Et entre les Africains, les choses ne se passaient pas mieux<sup>23</sup>.

Sa description du groupe est quelque peu pittoresque mais elle montre qu'il n'est pas si facile ; il a beau être multi-originel, il n'en demeure pas moins aussi rigide que la société d'accueil, subdivisé lui aussi en une série de sous-communautés qui ne se définissent et ne se regroupent qu'en fonction de leurs identités, de leurs origines et de leur ancienneté dans le pays. La guerre impitoyable, celle « de tous contre tous » que signale Vladimir, révèle que les parias qui souffrent de rejets divers reproduisent aussi en leur sein les exclusions dont ils souffrent.

L'une des premières explications qu'avance Vladimir pour expliquer ce phénomène de mise à l'écart réside d'abord en la perte du repère linguistique : pour lui, c'est l'une des premières meurtrissures du migrant et peut-être la plus sensible. La dépossession de la langue isole et empêche toute forme de socialisation ; elle exclut, freine et limite le migrant dans ses possibilités de communication et d'insertion sociale et professionnelle. Pour l'allochtone, la barrière linguistique est l'épreuve la plus difficile à surmonter lorsqu'il quitte son pays et qu'il laisse la terre et la langue qu'il habitait<sup>24</sup>. Dans le cas de ces « métèques », la perte est double puisqu'ils se trouvent dans l'incapacité de communiquer avec les Suédois

23. Carlos Liscano, *El camino a Itaca*, op. cit., p. 37-38. Nous traduisons.

24. Emil Michel Cioran, « On n'habite pas un pays, on habite une langue. Une patrie, c'est cela et rien d'autre », dans *Aveux et anathèmes*, Paris, Gallimard, 1987.

mais également entre eux. Selon Vladimir, l'impossibilité d'apprendre le suédois complique encore les choses car cette langue est extrêmement difficile :

Fallait pas être très intelligent pour comprendre que je ne serais jamais en mesure de communiquer avec ces gens. Entre eux et moi, il y avait un mur de silence immense, grand, épais, transparent. Ce n'était pas vraiment du silence, car tout le monde parlait, ça s'entendait. Mais pour moi, c'était juste du bruit, rien que l'on puisse comprendre. [...] Dans quelle langue se faisait cette vie ?<sup>25</sup>

Las de faire le « singe »<sup>26</sup> dans un cours de suédois pour étrangers, qui ne lui sert d'ailleurs à rien, il décide, dans un raisonnement évident et simple, qu'il peut travailler sans comprendre la langue. Cela le conduit d'abord à exercer différents métiers sous-qualifiés dans les cuisines de restaurants, dans la distribution de journaux et même dans un asile psychiatrique ; mais l'incompréhension lui pesant, il décide de rendre l'épreuve de l'exil moins difficile en se rendant dans un pays dont il parle et comprend la langue, l'Espagne.

C'est là-bas que j'allais aller, pour connaître l'Espagne, l'héroïque Espagne, celle du *gallo rojo*. Dès que je le pus, je laissai mon appartement à une Cubaine et pris le train pour l'Espagne, vers Barcelone, là où je comprendrais les publicités, où je pourrais lire les journaux, et m'exprimer comme un adulte<sup>27</sup>.

L'enthousiasme de ces lignes montre que l'Espagne apparaît comme une échappatoire, une évidente opportunité, car après tout le pays ne lui est pas inconnu et ses souvenirs rappellent au lecteur combien l'Espagne et l'Uruguay (et les pays du Río de la Plata en général) ont été liés autrefois, lorsqu'ils étaient encore des terres d'accueil pour les Espagnols :

Le deux janvier, je pris la route en direction du Sud. À la frontière espagnole, je commençai à me dire que l'Espagne ne serait pas celle des exilés que j'avais connus chez mes parents. Immédiatement, la police me regarda comme lors de mon arrivée à Stockholm, comme si j'étais un immigrant illégal. Bien sûr que je l'étais, métèque et illégal. La pire chose au monde.

En fait, les Espagnols sont aussi Européens, on l'oublie parfois. Peut-être parce qu'on ne les connaît pas, parce qu'on les a toujours vus comme tenanciers de bars, de magasins, chauffeurs de bus, cordonniers, menuisiers. Ils ont été des voisins, leurs enfants sont allés à l'école avec nous. Mais il faut tirer cela au clair, quelqu'un devrait s'en charger. L'Espagne est en Europe, et ces dernières années elle est plus en Europe que des pays comme l'Autriche ou la Suisse par exemple<sup>28</sup>.

L'exil espagnol en Uruguay, et ses « vingt générations » d'ancêtres européens, sont une caution qui légitime, incontestablement, le choix de Vladimir : mais la terre amie devient vite celle de la désillusion et le personnage, comme nous le lisons ci-dessus, souligne que même s'il a toujours vécu entouré d'Espagnols, militants politiques, intellectuels et républicains bannis de l'Espagne franquiste,

25. Carlos Liscano, *El camino a Ítaca*, op. cit., p. 23-24. Nous traduisons.

26. *Ibid.*, p. 43-44. Nous traduisons.

27. *Ibid.*, p. 112-114. Nous traduisons.

28. *Ibid.*, p. 112-116. Nous traduisons.

sa rencontre avec les « cousins » n'apporte finalement pas les garanties espérées. Vladimir découvre que ces Espagnols sont très différents de ceux qu'il a connus chez lui, à Montevideo, ceux-ci sont Européens, plus Européens sans doute qu'il ne le pensait. La déception est d'autant plus grande que le problème linguistique se pose à nouveau : la vie en Catalogne se déroule en catalan, ce qui, encore une fois pose un problème.

Bon, tout ça m'emmerdait déjà. Je venais de laisser le suédois que je comprenais à moitié, et encore, en faisant un effort permanent pour comprendre de quoi il s'agissait et voilà que ceux-là faisaient les difficiles en parlant en catalan<sup>29</sup>.

Ce que constate Vladimir, c'est que l'Espagne est passée d'une situation d'émigration massive à une forte augmentation de son immigration, mais malgré l'inversion du mouvement, le pays est fortement ancré en Europe et a exacerbé son *hispanitude*, comme le rappellent Andrée Bachoud et Geneviève Dreyfus-Armand<sup>30</sup>. La différence que signale Vladimir entre ses voisins et amis Espagnols d'Uruguay et ceux qu'ils rencontrent en Espagne et qui le rejettent est liée au franquisme et au fait que, comme l'expliquent Bachoud et Dreyfus-Armand, les ouvriers espagnols et les classes populaires se sont essentiellement installés en Europe, dans des pays voisins dont ils se sentent maintenant plus proches que de « la composante latino-américaine des cultures hispaniques de l'exil »<sup>31</sup>. L'exil espagnol en Amérique latine a surtout été intellectuel, ce qui a provoqué le rapprochement des Espagnols d'Europe avec leurs concitoyens continentaux. Sensible à cette différence de traitement, Vladimir prend même conscience qu'il y a plus d'avantages à être « arabe » que « *sudaca* »<sup>32</sup>. L'un est rejeté par le cousin d'Espagne parce qu'il est un « menteur orgueilleux »<sup>33</sup>, l'autre est perçu comme un « débile mental paresseux » et relativement inoffensif.

Vladimir ne trouve donc pas le refuge espéré et désiré en Espagne, son expérience rejoint vite l'échec cuisant de la Suède et quoi qu'il fasse, c'est avec la même hostilité qu'il est accueilli partout, qu'il est enfermé dans des métiers ingrats et qu'il rencontre les mêmes problèmes d'accès au logement. L'illusion de l'exil se heurte donc à la réalité ingrate de la vie en Europe ; tandis que son isolement progresse au rythme des pages, il répète, avec insistance, que l'Europe « n'aime pas les mêtèques », qu'elle érige de multiples clôtures autour de l'immigré, des frontières invisibles :

C'est incroyable à quel point l'Européen éprouve une profonde aversion, surtout en temps de crise, envers l'immigré, oubliant que c'est sa propre race qui pourrit le monde depuis toujours<sup>34</sup>.

29. *Ibid.* Nous traduisons.

30. Voir l'article d'Andrée Bachoud et de Geneviève Deryfus-Armand, « Conscience et discours européens des exilés espagnols », dans Andrée Bachoud (dir.), *Exils et migrations ibériques au XX<sup>e</sup> siècle*, CERIC n° 3/4 (1997), Paris, Université Paris 7 - Denis Diderot, 1999, p. 73-86.

31. *Ibid.*, p. 74.

32. Liscano, Carlos, *El camino a Ítaca*, op. cit., p. 114. Ce terme, péjoratif, désigne les immigrés Latino-américains (N. de l'éditeur).

33. *Ibid.*

34. *Ibid.*, p. 189. Nous traduisons.

Face à ce nomadisme imposé à l'exilé, Vladimir décide de faire l'expérience de la marginalité extrême et d'entrer dans la peau du *pícaro* montré du doigt, celui qui est désigné par les autres. Il rejoint, sur la Plaza Real, les autres « SDF » de la ville, rejetant les contraintes impossibles que la société lui impose. De là, il observe les évolutions d'une ville qui change très vite de visage et qui, malgré les Jeux Olympiques, se ferme de plus en plus aux immigrés. Le monde qui l'entoure est une société impitoyable avec son prochain :

Assis sur la Place, je passai quelques heures à réfléchir sur cette vie de chien qui ne me laissait pas repartir à zéro comme j'essayais de le faire ces dernières années. C'était drôle, ou du moins ça avait l'air drôle. Je voulais vivre comme les autres, comme tout le monde, avoir un emploi et des loisirs, c'était tout ce que je voulais. Mais la porte qui ouvre sur le monde où, de façon naturelle, on se prend la tête les uns les autres restait fermée pour moi<sup>35</sup>.

À Barcelone, comme dans n'importe quelle autre ville, les processus discriminatoires sont toujours les mêmes car les blocages se situent au-delà de la langue, ils sont dans la position même de l'étranger au sein de la cité ; le « métèque », le migrant est un stigmatisé sujet à des bannissements multiples ; il est à l'écart, il observe le film d'une société qui fait bloc contre lui et qui, par la proscription sociologique, veut faire évoluer son monde de façon hermétique. La dichotomie entre le dehors et le dedans revient avec récurrence dans le roman et finit, comme dans la citation ci-dessus, par être incarnée par l'image d'une porte qui ne s'ouvre pas, comme la société qui ne veut pas le laisser entrer. Sur la route d'Ithaque, certains voyages n'ont pas de fin.

Le migrant de Carlos Liscano est un Ulysse sans Ithaque, un nomade sans point d'arrivée qui a « cessé d'appartenir »<sup>36</sup> et vit perpétuellement dans ce que Nicole Lapierre appelle « l'exterritorialité du quasi vide »<sup>37</sup>. Le migrant représenté ici, dans le sens actif auquel renvoie le participe présent, est à l'image des migrants de notre siècle, surtout lorsqu'ils viennent des pays les plus pauvres et qui, tels des nomades, cherchent leur chance ça et là à travers le monde. Ils sont repoussés de frontière en frontière, chaque fois que les régimes politiques changent, que les situations économiques se dégradent ou que des conflits éclatent. Loin de la fantasmagorie qui entoure l'illusion d'un ailleurs béni, loin de l'émouvante nostalgie avec laquelle José Mora Guarnido dessinait les contours de sa Grenade perdue ; Carlos Liscano cible la réalité terrible que le migrant ne découvre qu'une fois sur la route de l'exil : le désenchantement.

## Penser l'exil sans voyage, penser l'exil depuis l'intérieur

Peut-on penser la thématique exilique sans exil ? C'est là le défi relevé par les deux romans de Marisa Silva Schultze *Qué hacer con lo no dicho* et *Apenas diez*<sup>38</sup>

35. *Ibid.*, p. 135. Nous traduisons.

36. Jean-Michel Palmier, *History*, cité par Nicole Lapierre, *Pensons ailleurs*, op. cit., p. 84.

37. *Ibid.*

38. Marisa Silva Schultze, *Qué hacer con lo no dicho*, Montevideo, Alfaguara, 1999, et *Apenas*

qui, contrairement à ceux de José Mora Guarnido ou Carlos Liscano, proposent d'inverser la perspective en se situant du côté, non pas de ceux qui partent ou qui sont partis, mais de ceux qui sont restés ou qui sont rentrés et de leurs familles qui ont été bouleversées par les départs de leurs membres. Le contexte historique est celui des années quatre-vingt-dix, une décennie immédiatement postérieure à celle de la dictature et qui a vu revenir chez eux de nombreux Uruguayens qui avaient fui la répression et s'étaient installés en Europe ou au Mexique. Malgré un contexte fortement connoté, la question politique est abordée avec distance et sert de toile de fond pour chacun de ces récits car elle contextualise l'exil des personnages. L'écrivaine centre son propos sur les problèmes que posent le retour au pays, les retrouvailles avec la famille, le poids de l'absence et surtout l'effet du temps qui a passé sur les vies de chacun d'entre eux. Ce point de vue, original, assez rare dans les productions qui ont trait à l'exil, opte pour des focalisations souvent internes, une voix du narrateur très présente, omnisciente, qui pénètre l'inconscient de personnages liés les uns aux autres et empêtrés dans des voies qu'ils n'ont pas forcément choisies.

Les parcours que l'écrivaine a imaginés dans chacun de ses romans sont ceux de deux familles dont les membres appartiennent à différentes générations, depuis les grands-parents jusqu'aux petits-enfants, traversant l'histoire récente de l'Uruguay. Chacune de ces générations a été touchée par une migration différente : dans *Qué hacer con lo no dicho* Ruth est confrontée au retour imminent de sa fille, Dolores, exilée à Mexico depuis 1975. Les retrouvailles l'inquiètent car elle ne lui a pas dit qu'un nouvel homme, Felipe, plus jeune qu'elle, était entré dans sa vie de veuve depuis que son mari a été assassiné par les militaires ; Dolores, n'a pas dit non plus à sa mère qu'elle avait refait sa vie avec un Mexicain, après son divorce. Le roman, qui mêle les genres romanesques et épistolaires, permet, grâce aux lettres des uns aux autres, de suivre une sorte de dialogue de sourds et de comprendre pourquoi tant de mutisme. Ces femmes, séparées depuis si longtemps, ont reconstruit dans la distance de l'exil une image de leur famille étrangère à la réalité. Chacune se figure que l'autre n'a pas changé, sans tenir compte des évolutions du temps et de leurs personnalités. Comme pour de nombreux exilés, le temps se fige sur le moment de la séparation et lorsque survient le retour, cette même mémoire reprend le temps là où elle l'a arrêté. Mais que se passe-t-il lorsque cette mémoire, comme le montre l'autre roman de Schultze, n'existe pas ? Lorsque le migrant était si jeune qu'il ne se souvient de rien ?

Les personnages de *Apenas Diez*, « à peine dix », sont confrontés à des mémoires contradictoires et entourés de secrets ; pour eux, la réalité de l'exil est celle d'une famille qui a volé en éclats. Dans ce roman, la thématique exilique est abordée depuis trois points de vue : d'abord celui d'Irène et de son second époux, Gonzalo, heureux de rentrer en Uruguay après plus de quinze ans d'exil en Suède ; puis celui de la famille d'Irène, restée dans le pays durant toute la dictature, et en particulier de son frère, Ariel, qui a vécu la répression et la torture en prison alors que sa mère a passé de longues années à attendre le retour de son fils auprès de son autre

filles, de sa belle-fille et des enfants ; enfin, le point de vue d'Andréa, qui constitue l'axe paradigmatique de la lecture : fille d'Irène, elle est née à Montevideo mais est partie pour la Suède à l'âge de trois ans, sans avoir connu ni son père ni la dictature. Son problème est qu'elle a grandi en Suède, qu'elle n'est pas Uruguayenne, que son passé est suédois et qu'elle appartient à ce pays dont elle connaît la langue, les mœurs et où elle a des amis. À la grande déception de sa famille qui espère la retenir, le pays étranger pour elle, c'est l'Uruguay.

Andrea arriva à Montevideo le 5 février, en fin de journée. [...] Allait-elle les reconnaître tous ? Oui, sûrement, cela faisait des années qu'Andrea recevait des photos de ses oncles et de ses cousins. Pourtant, aucun d'eux ne parvenait à imaginer les mots qui, au-delà des traditionnels « comment s'est passé ton voyage ? comment vas-tu ? », allaient être dits une fois que la réponse à ces questions fermées, « bien, très bien merci », serait apportée.

Depuis son retour de Suède, il y a deux ans, Irène avait incité Andrea – par lettre et par téléphone – à venir leur rendre visite. Pas seulement parce qu'elle avait besoin de la voir et parce qu'elle manquait à Fernando et à Gonzalo, pas seulement parce qu'il lui semblait inconcevable qu'Andrea ne voie pas sa grand-mère, qu'elle ne reconnaisse pas son oncle, sa tante et son cousin. En fait, Irène avait insisté sur ce voyage, parce qu'elle faisait le pari qu'une fois sa fille à l'aise à Montevideo auprès d'eux, elle reviendrait sur sa décision de rester en Suède, seule, loin de sa famille, de ses proches. Naturellement, elle aurait envie de rentrer<sup>39</sup>.

L'exil est ici perçu comme une force aux effets et aux dégâts collatéraux ; celui qui part, ou qui est parti, engage à la fois sa vie et celle des autres et dans les deux romans, ceux qui sont restés sur le perron vivent un exil par procuration. C'est ainsi que la multiplication de voix intérieures, de parties monologuées et homodidégétiques permet de rendre manifeste cet exil intérieur, comme un retour vers soi de ceux qui restent.

Andréa écoutait, demandait et tentait de comprendre, elle découvrait le peu que Gonzalo, sa mère, sa grand-mère, les autres uruguayens lui avaient dit de l'Uruguay. Elle commençait à mesurer, avec une certaine perplexité, les différences entre l'image qu'elle avait du pays de sa mère et de sa famille avec celui qu'elle découvrait maintenant [...]. Elle n'avait jamais rien imaginé de tout cela, rien de si concret, de si joyeux, de si petit lorsqu'ils lui parlaient de l'Uruguay, là-bas en Suède. Ils l'appelaient le tout petit pays, de sorte qu'elle se figurait une tristesse grise inscrite sur les visages sérieux et inquiets des gens, des soldats avec des mitraillettes, une manifestation d'étudiants, un rassemblement politique comme ils le faisaient à la maison du temps de son enfance. Il n'était pas facile de s'imaginer un pays, elle le créa pourtant de toutes pièces, durant des années, tel un de ses puzzles, à l'aide de pièces dispersées qu'elle assemblait sans s'en rendre compte, sans savoir si le tableau était complet ou non. Maintenant qu'elle se trouvait chez sa grand-mère, ce dimanche de famille, elle commençait à comprendre qu'elle ne savait presque rien du pays dans lequel elle était née et dont elle était partie à l'âge de trois ans, sans souvenirs ni mémoire<sup>40</sup>.

39. Marisa Silva Scultze, *Apenas diez*, op. cit., p. 10-11. Nous traduisons.

40. *Ibid.*, p. 170-171. Nous traduisons.

Alors que l'appréhension et les regrets dominant, la désillusion face à cet univers inconnu est vive pour Andréa, c'est pourquoi le décalage semble radical avec la famille qui attend beaucoup du retour de la jeune fille. Quoi qu'elle fasse, rien ne semble la rapprocher d'une terre où, comme elle le dit, elle n'a pas de mémoire ; la multiplication des questions oratoires, sans réponses, permet alors d'adresser ses interrogations à une famille sourde à son mal-être. L'anxiété et l'isolement grandissent alors que le rythme discontinu et haché des phrases dessine, autour de ses vacillations permanentes, de nouvelles présomptions. Face à l'absence de mémoire, Andréa ne peut intégrer une vie qui a commencé sans elle. Sa mère, elle, vit, comme dans un miroir inversé, une situation contradictoire puisqu'elle ne peut s'éloigner d'un lieu si chargé de mémoire pour elle. L'exil, mémoire du temps et de l'espace, se fait ici mémoire de l'absence de conscience ou de mémoire. Sans celle-ci, comme c'est le cas pour Andréa, le retour est impossible. En réalité, c'est la notion même de retour qui ne peut être admise par Andréa, puisqu'elle se sent suédoise, rentrer signifie pour elle retourner en Suède.

Le mot années. Dire : ils ont passé neuf ans à l'étranger. Dire : Felipe a passé six ans en prison. Le mot années, comme tous les mots [...] Quelle mémoire pourrait nommer la routine de tant d'années ?<sup>41</sup>

Dans ces deux romans, Marisa Silva Schultze interroge des mémoires et des temporalités différentes autour d'une même notion et d'un même objet, l'exil. Le regard qu'elle offre montre que l'expérience exilique ne pèse pas que sur les épaules de celui qui prend la route, elle affecte sa famille en ouvrant devant elle une voie sans fin qui dilue le noyau familial. Le paradoxe du temps de l'exil est qu'il se prolonge au-delà du retour ; que signifie rentrer d'exil ? C'est retrouver la famille là où/comme on pense l'avoir laissée ? C'est s'exiler à nouveau vers un espace qui a changé, vers une quotidienneté irrécupérable ?

La réalité partagée par nombre d'Uruguayens est celle de la collision au sein de voies sans échappatoires que José Mora Guarnido, Carlos Liscano et Marisa Silva Schultze veulent représenter. En dépassant le cadre des fictions, le lecteur est invité à écouter les voix, les questions et les réflexions de personnages qui lui rappellent qu'au-delà du déplacement dans l'espace, l'exil marque avant tout une rupture chronologique qui désagrège l'histoire. Ces auteurs, qui lient, dans un clin d'œil autobiographique, leurs personnages à l'Uruguay, font apparaître le déplacement comme un processus irréversible. À chaque migration, la chaîne se brise et le maillon est irréparable. C'est alors là que les méandres d'une mémoire fixée sur le passé décentre les protagonistes, confond leurs repères et fait d'eux des êtres en errance permanente, des migrants.

41. Marisa Silva Schultze, *Qué hacer con lo no dicho*, op. cit., p. 115.